

CORINA BOMANN

LES  
HÉRITIÈRES  
DE  
LÖWENHOF

★★★

LA PROMESSE DE SOLVEIG



  
CHARLESTON  
POCHE

# CORINA BOMANN

## LES HÉRITIÈRES DE LÖWENHOF

### La Promesse de Solveig

Stockholm, 1967.

Solveig Lejongård termine ses études de médecine vétérinaire et s'apprête à épouser l'homme qu'elle aime lorsqu'un terrible accident vient briser tous ses rêves. C'est à Löwenhof, auprès de sa mère Mathilda et de sa grand-mère Agneta, qu'elle trouve refuge pour surmonter sa douleur.

Hélas, le haras familial est au bord de la faillite. Les années 1960 ont apporté leur lot de véhicules motorisés, et les chevaux sont des vestiges de l'ancien temps. La vente du domaine semble être la seule issue, mais Solveig a promis à Agneta de ne jamais se séparer de ces terres chargées de souvenirs.

Pour redonner à la propriété sa splendeur d'antan et sauver Löwenhof, Solveig devra bousculer des codes ancestraux et se lancer dans la grande aventure de la modernité.

Une saga fascinante qui met en lumière une héroïne déterminée à enfreindre les règles de son époque.

**«Corina Bomann est la réponse allemande  
à Lucinda Riley.»**  
*De Telegraaf*

**Corina Bomann** est l'auteur de nombreux ouvrages qui sont fréquemment dans les listes des best-sellers du monde entier et qui se sont vendus à plus de deux millions d'exemplaires. *Les Héritières de Löwenhof* est la série qui l'a imposée dans toute l'Europe.

Traduit de l'allemand par Corinna Gepner

Texte intégral

ISBN 978-2-38529-075-7



**10,50 euros**

Prix TTC France

Rayon : Littérature étrangère



[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

LES HÉRITIÈRES  
DE LÖWENHOF

La Promesse de Solveig

De la même autrice, aux éditions Charleston  
*L'Île aux papillons*, 2014  
*Le Jardin au clair de lune*, 2016  
*Les Héritières de Löwenhof : le choix d'Agneta*, 2022  
*Les Héritières de Löwenhof : le secret de Mathilda*, 2022

Titre original : *Die Frauen vom Löwenhof - Solveigs Versprechen*  
Copyright © Ullstein Buchverlage GmbH, Berlin 2019  
Tous droits réservés.  
Traduit de l'allemand par Corinna Gepner

Pour la présente édition :  
© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2024  
76, boulevard Pasteur  
75015 Paris – France  
[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

ISBN : 978-2-38529-075-7

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook  
(Éditions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston) et sur  
Instagram (@editionscharleston) !

**Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !**  
Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre  
passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande atten-  
tion pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu  
de forêts gérées durablement.

Corina Bomann

LES HÉRITIÈRES  
DE LÖWENHOF

La Promesse de Solveig

Roman

*Traduit de l'allemand  
par Corinna Geßner*

  
CHARLESTON  
POCHE



PREMIÈRE PARTIE

1967





## CHAPITRE 1

— **V**oilà, jeunes gens, ce sera tout pour aujourd'hui !

Le Pr Kersten ferma son livre et chassa une poussière imaginaire sur le revers de sa blouse blanche. Pourquoi la portait-il en cours puisque nous n'y faisons pas de dissections ? C'était sans doute une habitude dont il ne se départirait jamais.

Des dizaines de doigts martelèrent les tables de l'amphi, comme de coutume pour marquer la fin du cours. Puis les étudiants se levèrent entre les rangées de bancs.

Ma voisine fit de même. Son nom était Katrina Vaderby, mais tout le monde, à l'exception des professeurs, l'appelait Kitty. Une boucle brune lui tomba sur le front lorsqu'elle mit son écharpe. Kitty était mon amie, je partageais avec elle une chambre à la cité universitaire. Autrefois, ma mère avait été propriétaire d'une maison à Stockholm, mais elle l'avait vendue afin de renflouer Löwenhof après la guerre.

— Hé, Solveig, si je proposais à Kersten de faire ma thèse sur les MST chez les chevaux ? lança-t-elle avec un gloussement en rangeant ses affaires.

— Surtout pas ! Tu le traumatiserais !

Des larmes de rire me montèrent aux yeux. Kitty avait toujours en réserve une remarque de ce genre. C'était une des raisons pour lesquelles je l'appréciais tant.

Le Pr Kersten était de la vieille garde. Il enseignait déjà à l'époque de la guerre et n'allait pas tarder à prendre sa retraite. Il était peu probable qu'il puisse encadrer nos travaux de thèse.

— La dourine est un sujet grave ! poursuivit-elle en imitant l'intonation de Kersten. La Pr Rubinstein l'a dit la semaine dernière : les chevaux atteints doivent parfois être achevés...

— C'est plutôt avec elle que tu devrais faire ton doctorat, répliquai-je. Elle a une vision moderne des choses. Moi, si je fais une thèse, ce sera avec Rubinstein.

Nous sortîmes de l'amphi de la Veterinärhögskolan. Des étudiants bavardaient un peu partout en petits groupes, certains vêtus de couleurs vives en dépit du froid hivernal. À côté d'eux, j'avais l'air un peu terne avec mon manteau en laine gris et mes grosses bottes marron. Seul le bonnet vert tilleul que j'avais acheté dans un grand magasin mettait une touche de gaieté dans ma tenue. Kitty trouvait que cette teinte m'allait bien et faisait ressortir mes yeux verts, héritage de mon père.

— Qu'est-ce que tu fais pour les vacances ? lui demandai-je.

Je n'étais pas rentrée à Löwenhof depuis Noël. Je me réjouissais d'avoir enfin le temps d'y faire des

promenades à cheval, puis de m'installer pour lire dans le salon bien chauffé de ma grand-mère.

— Je ne sais pas encore très bien, répondit Kitty. On avait prévu de partir au ski, mais Marten parle d'aller en France. Par ce temps ! Non, mais tu imagines ?

— Dans le Sud, il fait sûrement beau et chaud.

De quoi se plaignait-elle ? Marten Ingersson était aux petits soins pour elle et l'idée d'un voyage en France paraissait très romantique. Peut-être comptait-il en profiter pour la demander en mariage ?

— La France, c'est mieux en été, non ? Et puis Marten veut prendre la voiture.

— L'avion serait plus simple.

— Et plus cher, soupira Kitty. Je nous vois déjà traverser le Danemark, l'Allemagne et le Luxembourg dans sa petite Fiat pourrie... Le temps qu'on arrive, les vacances seront finies. J'aimerais avoir ta chance.

— Comment ça ?

— Sören et toi vous auriez les moyens de vous offrir l'avion.

— C'est ce que tu crois.

Kitty semblait ne pas vouloir comprendre que titre de noblesse ne rimait pas toujours avec richesse. Si Löwenhof était un domaine réputé, ma grand-mère et ma mère avaient bien du mal à le faire vivre. L'époque où l'on achetait les chevaux en grande quantité était révolue. Nos fructueuses relations commerciales d'autrefois avec la maison royale s'étaient interrompues depuis longtemps. Par ailleurs, ma mère était très prise par l'administration d'Ekberg, notre autre domaine. Il rapportait bien, aussi aurait-elle pu engager un régisseur, mais Mathilda Lejongård voulait être seule aux commandes.

— Et puis j'aime beaucoup être à Löwenhof, poursuivis-je. En ville, je ne peux pas faire de cheval et ça me manque.

— Ici, tu devrais créer un club de jogging comme il en existe en Amérique.

— Très drôle...

J'aimais me dépenser physiquement, mais courir n'avait rien à voir avec chevaucher à travers champs.

Kitty regarda sa montre.

— Bon, il faut que j'aille au cours de Hansen. Je t'envie d'avoir atterri chez Harland.

— Il est tout aussi exigeant que Hansen.

— Mais beaucoup plus séduisant, répliqua-t-elle avec un claquement de langue.

Elle me quitta avec un petit sourire pour rejoindre son amphi.

Je sortis sur le pas de la porte et levai la tête. C'était encore l'hiver mais, ces derniers jours, le temps s'était légèrement amélioré. En ce mois de février, il me semblait déjà sentir l'approche du printemps – ou était-ce mon imagination ? Le campus changerait complètement d'aspect avec l'arrivée des premiers bourgeons.

Le printemps avait beau revenir chaque année, on avait toujours l'impression de voir la verdure pour la première fois. Étrange, tout de même, comme l'hiver nous faisait oublier la beauté.

À cet instant, une main se posa doucement sur ma taille. Je me retournai dans un sursaut et mon regard plongea dans les yeux marron de Sören Lundgren.

— Hello, ma belle, tu rêvais ? demanda-t-il.

Et, sans attendre ma réponse, il me donna un baiser. La chaleur de ses lèvres me fit oublier que nous étions sur le campus, exposés à la vue de tous.

Au début, nous avons recherché la discrétion, mais plus d'une fois je m'étais surprise à être fière d'avoir un homme tel que lui à mon côté. Nous avons à présent dépassé le stade du secret et des baisers dérobés, et je ne m'inquiétais plus qu'on nous voie ensemble. J'en étais même venue à le souhaiter. Je voulais qu'on nous envie !

— Hé ! lâchai-je. Qu'est-ce que tu fais ici ? Je croyais que tu travaillais au cabinet aujourd'hui.

Sören avait presque terminé ses études. Pour l'heure, il effectuait un stage chez un vétérinaire dans la banlieue de Stockholm, où il soignait essentiellement des chiens et des chats.

— Il est fermé, mon chef est malade. Je lui ai pourtant dit que je pouvais me débrouiller seul, mais il n'a rien voulu entendre.

— Tu n'as pas encore le droit d'exercer.

— C'est pourtant moi qui fais l'essentiel du boulot. J'aurais aimé un peu plus de confiance.

— Moi, j'ai confiance en toi, répliquai-je en lui donnant un baiser taquin.

— Alors ça va ! Tu n'aurais pas un peu de temps à me consacrer ?

— Non, j'ai cours avec le Pr Harland.

— Ah, le bellâtre ! s'exclama-t-il en riant.

— Ce n'est pas un bellâtre ! Qu'est-ce que vous avez tous ? Je ne vois en lui qu'un enseignant compétent.

— Pour qui toutes les filles de la fac se pâment – sauf toi, apparemment.

— C'est pour toi que je me pâme. Et puis Harland a 40 ans ! Il serait un peu vieux pour moi, non ?

— Ça ne semble pas gêner les autres. Sans compter qu'il gagne sûrement bien sa vie.

— Et moi je suis une aristocrate, rétorquai-je en levant le nez avec une fierté feinte. Ce n'est pas avec de l'argent qu'on m'impressionnera.

— Avec quoi, alors ? demanda-t-il en passant ses bras autour de mes hanches.

— Tu le sais très bien !

Je l'embrassai et lui jetai un sourire éloquent. Quel dommage que je doive aller à ce séminaire !

— Quel est le programme de ce soir ? s'enquit Sören.

— Il faut que je fasse mes bagages. Ça te dirait de m'accompagner à Löwenhof ?

Sören pencha la tête de côté.

— Tout dépendra de la façon dont se passe la soirée.

Je haussai les sourcils.

— Aurais-tu l'intention de m'empêcher de faire mes valises ?

— Peut-être.

— Et pourquoi donc ? Tu as d'autres projets pour les vacances ?

— Retrouve-moi ce soir ici, sur le campus, répondit-il, évasif.

— Tu veux admirer les étoiles filantes ?

Je levai les yeux. Des traînées nuageuses traversaient le bleu hivernal du ciel. S'il se couvrait, la nuit serait très noire.

— J'ai mieux à t'offrir. Fais-moi confiance, répondit-il avec un sourire prometteur.

Mon cœur s'accéléra. J'adorais qu'il me fasse des surprises tout en détestant qu'il se refuse à me donner le moindre indice. S'il projetait un voyage, il fallait pourtant que j'avertisse ma famille. Ma grand-mère ne supportait pas que je m'absente sans prévenir.

— OK, dis-je, sachant qu'il serait inutile de l'interroger.

Ma voix dut trahir un brin d'irritation, car Sören fronça légèrement les sourcils.

— Ça va ? demanda-t-il.

— Bien sûr, répondis-je avec le sourire. Je suis curieuse, c'est tout.

— Bon, dit-il avec soulagement. Je te promets une belle surprise.

— Je n'en doute pas.

Je pris sa nuque dans mes mains et nous nous embrassâmes de nouveau. Quelqu'un lança un sifflet grivois, mais nous n'y prêtâmes pas attention. À cet instant, nous nous sentions invincibles.

Le cœur battant, j'arrivai peu avant 8 heures du soir sur le campus. Seules quelques rares fenêtres du bâtiment principal étaient encore éclairées. S'il y avait parfois des cours en soirée, les enseignements étaient généralement terminés à cette heure. Bientôt, il n'y aurait plus dans les couloirs que le personnel d'entretien.

Pourquoi Sören avait-il souhaité que nous nous retrouvions ici ? En temps normal, nous allions dans un café. Les abords de l'université ne manquaient ni de bistrot ni de restaurants.

Le froid s'insinuait sous mon manteau. Ma perplexité se teinta d'une légère contrariété. Huit heures moins cinq. Mais où était-il ? Cela dit, il n'était pas en retard. Pourquoi étais-je arrivée si tôt ? Sans doute pour échapper aux questions de Kitty. Lorsqu'elle avait appris que Sören me préparait une surprise, elle s'était livrée aux spéculations les plus folles.

« Et s'il avait prévu de t'enlever et de t'emmener à Davos ? avait-elle lancé. Ou en Italie ?

— Dans ce cas, il m'aurait conseillé de prendre quelques vêtements.

— Peut-être qu'il s'en est occupé. Il connaît sûrement assez bien ton corps pour pouvoir évaluer tes mesures.

— Kitty ! » m'étais-je exclamée avec indignation.

Elle n'en avait pas moins raison. Sören et moi nous abandonnions aux plaisirs de l'amour aussi souvent que possible. Vivre séparés semblait avoir pour effet d'attiser notre désir. Lorsque j'étais chez lui, en général le week-end, j'avais envie d'y rester pour toujours.

Je jetai un coup d'œil autour de moi. Tenillée par l'inquiétude, j'avais les doigts glacés.

Des pas se firent soudain entendre derrière moi.

— Ah, te voilà ! lança Sören comme si j'étais arrivée en retard. Tu es prête ?

— Prête pour quoi ?

Sören sortit de sa poche quelque chose qui ressemblait à une chaussette d'homme de couleur sombre. J'eus un mouvement de recul.

— N'aie pas peur, je veux juste te bander les yeux.

— Avec une chaussette ?

— Ce n'est pas une chaussette. Allez, fais-moi plaisir !

— Bon, d'accord.

Je me tournai et sentis alors que la « chaussette » était en réalité un bout de tissu en soie. Sören me le plaça sur les yeux et le noua derrière ma tête. Puis il posa sa main sur mon bras.

— Tu n'as pas l'intention de m'enlever, j'espère ?



— Non, mais il ne faut pas que tu voies la surprise avant d'être sur place.

Il me guida dans la neige jusqu'à ce qui me parut être un trottoir. Un bâtiment nous renvoya l'écho de nos pas. Puis Sören fit brusquement halte.

— On y est, annonça-t-il.

Lorsqu'il m'eut ôté le bandeau, je vis sur le sol une mer de bougies qui formaient un grand cœur.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demandai-je.

— Tu vas comprendre tout de suite.

Il me fit pénétrer dans le cœur, puis il s'agenouilla devant moi tel un chevalier prêt pour l'adoubement. Il tira de nouveau quelque chose de sa poche. Cette fois, un petit écrin. Il l'ouvrit, prit l'objet qui s'y trouvait et me le tendit.

— Solveig Lejongård, commença-t-il, tu es l'amour de ma vie. Depuis que je t'ai rencontrée, je ne peux plus imaginer vivre sans toi. Chaque journée passée sans te voir me cause une profonde souffrance. Je t'en prie, mets un terme à mes tourments, accepte de devenir ma femme !

J'en eus le souffle coupé. Mon cœur battait la chamade, je n'en croyais pas mes oreilles. Nous n'avions jamais vraiment parlé de mariage. Et voilà qu'il me faisait une demande !

— Mais tu es fou ! lâchai-je.

— C'est bien possible. Mais tu le savais déjà. Alors, quelle est ta réponse ? Tu veux bien d'un époux à l'esprit dérangé ?

Je ne pouvais imaginer vivre avec un autre que lui. Il était si aimant, si attentif ! Mes parents me jugeaient trop jeune pour m'engager, mais je ne partageais pas leurs réticences.

— Oui ! m'exclamai-je. Oui, je le veux.

Je me penchai pour l'embrasser.

— Attends, dit-il en me prenant la main. Laisse-moi d'abord te mettre la bague.

Il la glissa à mon annulaire gauche et me baisa la main. Une vague de bonheur me traversa. Bientôt, je serais sa femme ! Lorsqu'il m'eut lâchée, je l'embrassai passionnément.

Puis nous nous assîmes sur l'escalier et, blottis l'un contre l'autre, nous contemplâmes les bougies qui s'éteignaient peu à peu. Ma tête reposait sur son épaule. Nous aurions dû évoquer nos projets d'avenir mais, en cet instant, tout ce que je voulais était sentir sa présence. Savourer le bonheur qui m'était accordé.

Nous sursautâmes en entendant la porte s'ouvrir derrière nous. C'était une femme de ménage, qui jeta sur les bougies un regard réprobateur.

— J'espère que vous allez me nettoyer tout ça ! grogna-t-elle.

— Oui, ne vous inquiétez pas, j'ai apporté ce qu'il faut, répondit Sören en tirant de sa poche un sac-poubelle.

J'eus peine à me retenir de rire. Sa poche était décidément inépuisable : bandeau pour les yeux, bague de fiançailles, sac-poubelle...

— Je viendrai vérifier, hein ! Si vous ne m'avez pas débarrassé ça demain matin, j'en parlerai au recteur.

Comment comptait-elle faire ? Connaissait-elle le visage et le nom de tous les étudiants ? C'était peu probable. Il ne fallait y voir qu'une menace en l'air.

— Comme il est romantique de devoir faire le ménage après une demande en mariage ! fis-je observer quand la femme eut regagné le bâtiment.

— Oh, pour ce qui est du romantisme, attends qu'on soit à la maison, répliqua-t-il.

— Pourquoi tu ne m'as pas fait ta demande chez toi ?

— Ça aurait été trop banal. Et puis je ne savais pas comment tu réagirais. Je ne voulais pas prendre le risque que tu démolisses tout dans l'appartement.

J'éclatai de rire. J'étais habituée à sa verve mais, ce soir-là, il paraissait particulièrement en forme.

— Est-ce que j'ai jamais cassé quelque chose ? demandai-je. C'est toi qui as laissé tomber le vase de ta tante Clara.

— Ce machin était une horreur.

— Pourtant, tu as eu l'air très ennuyé.

Allongeant le cou, je l'embrassai sur les lèvres.

— Merci, dis-je. C'est une des plus belles demandes en mariage que j'aie reçues.

— Tu ne vas pas établir de comparaisons, j'espère.

— Je pense qu'on ne peut pas faire mieux que toi.

— Alors je suis rassuré.

Il passa son bras autour de mes épaules et nous nous embrassâmes longuement. Je sentis le désir monter en moi. Si nous avions été chez lui, je l'aurais entraîné vers le lit. Mais il avait raison : il avait donné à sa demande un tour particulier qui s'accordait bien avec nous.

Nous nous étions rencontrés sur le campus. À l'époque, je commençais tout juste mes études et j'avais encore du mal à me débrouiller à Stockholm. Pour moi qui avais grandi à Löwenhof, cette ville était complètement nouvelle. Kitty et moi venions

de faire connaissance et je n'étais pas sûre de parvenir à cohabiter avec elle au foyer.

Un jour, mon chemin avait croisé celui de Sören. Ce n'était plus un adolescent mais un homme fait. Je ne savais pas encore qu'il n'avait que deux ans de plus que moi. Il paraissait beaucoup plus mûr. Il m'avait adressé un sourire si éclatant que j'en étais restée figée sur place. Profondément troublée, j'avais failli manquer mon cours. Et ce sourire m'avait si bien poursuivie que j'en avais ensuite raté le bus que je prenais pour rentrer au foyer. Puis j'avais passé une partie de la nuit sans trouver le sommeil.

Je n'espérais pas le revoir. De toute façon, il était sans doute chargé de cours à l'université. Il ne s'abaisserait pas à fréquenter une petite étudiante. Je n'en avais pas moins ouvert l'œil. Cette brève rencontre avait suffi pour graver ses traits en moi. Mais je ne l'avais pas recroisé.

Contre toute attente, Kitty et moi étions devenues amies. Et, alors que j'avais presque oublié l'homme aux yeux marron et au sourire radieux, j'étais tombée inopinément sur lui. Il patientait au pied de l'escalier sur lequel nous étions assis en cet instant, et il m'avait souri. Saisie, j'avais laissé échapper mon sac à dos.

« *Hej*, avait-il dit. Ça te dirait d'aller prendre un café ?

— Je... pourquoi... euh... » avais-je bafouillé en rougissant.

Toutes ces semaines que j'avais passées à le chercher... Et voilà qu'il surgissait devant moi, comme guidé par mon désir de le revoir.

Son rire avait accru ma confusion. Quelle gourde, tout de même ! Kitty aurait répondu par

l'affirmative, glissé son bras sous le sien et, ni une ni deux, elle serait partie avec lui.

« Je t'ai fait peur ? avait-il demandé. Excuse-moi, ce n'était pas mon intention. J'ai pensé que c'était le bon moment pour t'aborder. Ça fait des semaines que je ne pense plus qu'à toi. »

Je n'en avais pas cru mes oreilles. Est-ce qu'il me menait en bateau ?

« Non, je... je suis surprise, c'est tout. »

Je m'étais ressaisie. Où était le problème ? Ne rêvais-je pas depuis longtemps d'être remarquée par un jeune homme ?

« Alors ? Tu as le temps de prendre un café ? À moins que tu ne sois attendue ?

— Non. Je veux dire, oui, j'ai le temps. Et personne ne m'attend, sauf peut-être ma coturne. »

Il m'avait adressé un sourire rêveur.

« Oh ! s'était-il soudain exclamé. Excuse-moi, je ne me suis pas présenté. Je m'appelle Sören Lundgren.

— Solveig Lejongård », avais-je répondu en lui tendant gauchement la main.

Il l'avait serrée avec des doigts glacés. Il était aussi anxieux que moi, ce qui m'avait semblé plutôt sympathique.

Nous étions allés dans un petit bistrot, avions commandé un café et étions restés un moment face à face sans savoir quoi dire. Au cours des semaines écoulées, j'avais été si occupée à le chercher que je n'avais pas réfléchi plus loin.

« Tu n'es pas le seul à avoir repensé sans arrêt à notre rencontre, avais-je dit, rompant le silence. J'avais fini par désespérer de te revoir.

— J'ai été malade, avait-il répondu. La grippe. Elle n'a pas épargné grand monde. »

En effet. Autour de moi, elle avait fait des ravages. J'avais trouvé miraculeux que Kitty et moi ne l'ayons pas eue, dans un bâtiment où pourtant la moitié des résidents avaient été touchés.

« Il m'a fallu un moment pour me remettre. Après quoi j'ai dû rattraper les cours. Mes amis croyaient que je m'étais découvert une vocation d'ermite.

— Et moi qui pensais que ta présence sur le campus avait été accidentelle...

— Notre rencontre est le fruit du destin, non ? avait-il dit en souriant.

— Le destin, oui », avais-je répété en baissant les yeux vers mon café d'un air gêné.

Après avoir ramassé les bougies éteintes en braves étudiants que nous étions, nous nous rendîmes chez Sören. Il habitait un petit appartement à proximité du campus. Ce logement appartenait à un de ses oncles, qui se trouvait pour plusieurs années en Amérique et semblait nourrir le projet d'y rester. J'aimais ces quelques pièces. Sören les avait peintes en jaune et orange, si bien qu'il y régnait une ambiance estivale en toute saison.

Une fois mariés, dans un premier temps nous pourrions y vivre ensemble. Sören voulait ouvrir un cabinet pour les animaux de compagnie. Peut-être accepterait-il de s'établir à Kristianstad ? Je pourrais travailler avec lui tant que ma mère serait en état d'administrer Löwenhof. Elle avait eu 53 ans en novembre et ne faisait pas son âge. Lorsqu'elle passerait la main, je reprendrais à mon tour le domaine. Ma voie était toute tracée.

Mais cette perspective était encore loin. J'avais rencontré l'homme de ma vie et j'allais devenir sa femme. Pour le reste, on verrait.

À peine avions-nous passé la porte que je l'embrassai.

— Qu'est-ce que... ? dit-il, un peu surpris.

— Tu ne voulais pas nous ménager une soirée romantique ? Si on commençait tout de suite ?

— Mais j'ai d'abord quelque chose à préparer.

— Je n'ai pas besoin de préparatifs, juste de toi.

À cet instant, je ne souhaitais qu'une chose : l'aimer jusqu'à l'épuisement. Avec ou sans pétales de rose sur le lit.

Sören laissa tomber le sac contenant les bougies et me serra contre lui. Je sentis sans équivoque qu'il était dans les mêmes dispositions que moi. Nous nous embrassâmes avec passion, puis je l'entraînai dans la chambre.

— On devrait peut-être attendre la nuit de noces, plaisanta-t-il tandis que je lui ôtais son pull.

— Je crains que tu ne doives renoncer au rêve d'épouser une jeune vierge, répliquai-je.

Avant qu'il puisse répondre, je lui fermai la bouche d'un baiser et nous nous laissâmes tomber sur le lit.

## CHAPITRE 2

**L**e matin suivant, nous nous réveillâmes tard. Kitty s'inquiétait-elle de mon absence ? Elle avait sûrement compris que j'avais passé la nuit chez Sören. Ces derniers temps, il m'était arrivé plus d'une fois de le faire durant la semaine.

Je sentais sur ma peau la chaleur du soleil qui traversait les vitres. Tournant la tête, je vis le visage de Sören : ses paupières aux cils sombres étaient closes et une mèche lui tombait sur le front. Je tendis instinctivement la main pour la repousser. Lorsque mes doigts effleurèrent sa peau, il ouvrit les yeux.

— Bonjour, dit-il avec un entrain suspect pour quelqu'un qu'on prenait au réveil.

— Bonjour ! Tu ne dormais pas, hein ?

— Non, je contempiais ma belle fiancée dans son sommeil.

— Et pourquoi tu faisais semblant ?

Je caressai sa joue légèrement piquante. J'aimais cette sensation, surtout lorsqu'il m'embrassait.



Réussirais-je à le convaincre de se laisser pousser la barbe ?

— Pour que toi aussi tu aies la possibilité de me regarder. Je ne pouvais pas deviner que tu passerais immédiatement à l'attaque.

— Tu n'aimes pas ça ?

— Oh si, j'adore quand tu te jettes sur moi !

Il m'enlaça sous la couverture.

Je sentis le désir monter en moi. J'aurais volontiers passé plus de temps au lit avec lui, mais j'avais dit à ma mère que j'arriverais dans la journée. Et je voulais lui apprendre au plus vite la bonne nouvelle.

— À Löwenhof, nous aurons tout le temps de nous aimer, répliquai-je en l'embrassant. Maintenant, il faut se lever.

— Rien qu'un baiser, répondit-il en m'attirant dans ses bras.

Nous récupérâmes mes bagages au foyer et nous mîmes en route. Par chance, Kitty n'était pas là, ce qui m'évita d'avoir à répondre à un millier de questions. Il y avait à peu près six heures et demie de route jusqu'à Löwenhof. Nous avons décidé de nous partager le trajet : j'assurerais les trois premières heures, après quoi Sören prendrait le relais.

J'aimais conduire. À Stockholm, j'en avais peu l'occasion, car je faisais l'essentiel de mes déplacements en bus. Sans compter que je n'avais pas de voiture. Heureusement, Sören ne partageait pas l'avis de son père, selon qui une femme n'avait pas à prendre le volant.

À mi-chemin, nous fîmes halte sur une aire de repos peu fréquentée à cette période de l'année.

— Qu'est-ce que tu dirais de faire un grand périple ? demandai-je à Sören tandis que nous sortions nos provisions de voyage. Pour notre lune de miel, par exemple.

— J'avais plutôt pensé à la Méditerranée, au sud de la France. On pourrait loger à Nice et à Saint-Tropez et nous amuser à observer le gratin.

— Bonne idée, répondis-je en souriant.

Je m'abstins de lui rappeler que je faisais moi aussi partie du « gratin ». Même si Löwenhof avait ses plus beaux jours derrière lui. Cependant je n'avais rien de commun avec les dames qu'on voyait dans les magazines avec leurs lunettes de soleil, leurs tenues de grands couturiers et leurs bijoux. Je me sentais plutôt simple.

— Je me pencherai sur la question lorsque la date de notre mariage sera fixée, dit Sören, radieux. Tu as une idée du calendrier ?

— Ça dépend entièrement de mes parents.

— Tu penses qu'ils seront contre ?

— Non, sûrement pas ! Pour ma mère tu es le gendre idéal.

— Oh, là là ! Elle te l'a dit ?

— Non ! répliquai-je en éclatant de rire. Mais il y a des signes qui ne trompent pas. Un mariage comme le nôtre nécessite de longs préparatifs. Ça fait longtemps qu'on n'a pas organisé de grande fête à Löwenhof. Il faudra inviter beaucoup de monde, famille, amis, partenaires commerciaux...

— Ah bon, eux aussi ?

— Oui, sinon ils seraient vexés. Et puis il y a ta famille, tes amis.

— Mes partenaires commerciaux, ajouta-t-il, moqueur. Je me demande si le Dr Larsen viendrait.

Larsen était le vétérinaire chez qui il effectuait son stage.

— Si tu le souhaites, on l'invitera. J'aimerais beaucoup qu'on puisse fêter notre mariage dans le jardin. Tu l'as vu en été, il est magnifique.

— Oh oui !

— Et tu sais qu'à cet égard je suis très vieux jeu.

— En effet. Heureusement que sur d'autres plans tu es très moderne...

— Par conséquent, juin ou juillet me semblerait tout indiqué.

— Juin ou juillet ? Formidable ! Je craignais déjà d'avoir à supporter plusieurs années de fiançailles.

— L'époque de mon arrière-grand-mère Stella est loin.

— La femme à l'air sévère qu'on voit sur le tableau dans le vestibule ?

Ma grand-mère ne parlait pas souvent d'elle, mais le portrait en question laissait deviner la rigueur des règles qui avaient dû régner autrefois au domaine. Les fiançailles de plusieurs années étaient alors sans doute aussi courantes que le port du corset.

— Sa sévérité peut se comprendre. Elle a perdu son époux et son fils alors qu'elle était encore dans la fleur de l'âge. Il y a de quoi avoir l'air un peu revêche. Cela étant, je la trouve très digne.

— Et très démodée.

— Ce sera aussi notre cas dans un siècle, mon cher.

Je plongeai mon regard dans le sien. Que serait-ce de vieillir avec lui ? Comment nos enfants nous verraient-ils ? J'en souhaitais au moins deux. Il serait sans doute difficile de concilier une activité